

## CHAPITRE III

S. Jean-Baptiste fait sa première apparition en qualité de Précurseur et il prêche dans le désert de Judée. (vv. 1-3). — Sa vie pénitente. (v. 4). — Grand concours des Juifs auprès de lui : il les baptise dans les eaux du Jourdain. (vv. 5-6). — Allocution pressante qu'il adresse aux Pharisiens et aux Sadducéens, témoignage qu'il rend au Christ. (vv. 7-12). — Baptême de Jésus, accompagné de plusieurs manifestations célestes. (vv. 13-17).

1. Or, en ces jours-là Jean-Baptiste vint, prêchant dans le désert de Judée,

1. In diebus autem illis venit Joannes Baptista prædicans in deserto Judææ,

§ II. Période de préparation. III, 4-IV, 14.

Cette période, qui correspond aux derniers mois de l'année 779 U. C., comprend deux faits généraux, le ministère du Précurseur et l'entrée en fonctions de Jésus.

1. — Le Précurseur, III, 1-12. Parall. Marc, I, 1-8; Luc., III, 1-18.

« C'est ici, dit Bengel dans son Gnomon, que la toile du Nouveau Testament est en quelque sorte levée, ici que commence la plus grande de toutes les époques de l'Eglise. » Sur la scène, nous apercevons non pas Jésus, qui vit encore dans sa retraite de Nazareth, mais Jean-Baptiste. Le héraut ne précède-t-il pas son maître? le Précurseur ne doit-il pas frayer les voies au Messie? La vie publique a donc sa petite préface de même que la vie cachée; le ministère de S. Jean-Baptiste, qu'on a élégamment appelé « l'aurore du jour évangélique », sert d'introduction au ministère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tous les évangélistes nous présentent cette grande figure du Précurseur au début de leur narration; c'est qu'elle avait une importance considérable pour eux et pour Jésus-Christ, à cause des anciennes prophéties qui devaient s'accomplir en S. Jean. Notons encore que Jean-Baptiste est au Messie ce que l'Ancien Testament est au Nouveau : le Précurseur, qui est le dernier prophète, le représentant universel de la Loi ancienne, sert en quelque sorte d'anneau pour rattacher la Théocratie à l'Eglise chrétienne fondée par Jésus.

CHAP. III. — 1. — *In diebus autem illis.* — C'est ici seulement que commençait, d'après S. Epiphane, Hæres. XIX, 14, l'édition de l'Evangile selon S. Matthieu tronquée par les Ebionites. — L'évangéliste fixe d'abord, mais en termes vagues, l'époque vers laquelle le Précurseur fit sa première apparition : « in diebus illis ». Les Hébreux disaient de même

בְּיָמֵינוּ, Cf. Ex. II, 14, 23; Is. XXXVIII, 1. Cette expression, empruntée au style populaire de l'Orient, recevra de S. Luc, III, 1 et ss., le commentaire le plus clair et le plus complet : elle désigne directement le temps durant lequel Jésus vivait retiré à Nazareth, II, 23 : « Jesu habitante Nazarethæ; notatur non breve, sed nulla majori mutatione notabile intervallum » (Bengel). C'est donc avant la fin de ce long séjour que le Précurseur parut tout à coup sur la scène. — *Venit* est au présent, *παράγινεται*, ce qui donne de la vie et du pittoresque au récit. — *Joannes Baptista*; nom glorieux qui se compose de deux parties distinctes, comme celui de Jésus-Christ. Il y a d'abord le nom propre et personnel « Joannes », en hébreu יוחנן, *Iochnan*, qui avait été apporté du ciel par l'Ange Gabriel, Luc I, 13, et dont la signification, « Jéhova est propice », était d'heureux augure pour le peuple juif; il y a ensuite le surnom « Baptista » tiré d'une des fonctions principales de S. Jean et dérivé du grec βάπτω, βαπτίζω, baptiser. S. Matthieu garde le silence le plus absolu sur l'origine et la vie antérieure de Jean-Baptiste; il était réservé à S. Luc de nous fournir ces précieux renseignements. Le nouvel Elie était du reste parfaitement connu des lecteurs du premier Evangile. Il avait alors environ trente ans comme Jésus. — Le premier théâtre de son ministère fut le désert de Judée, *in deserto Judææ*. On nommait ainsi une région peu habitée et à peu près inculte, quoique riche en pâturages, située à l'Ouest de la mer Morte. Elle est mentionnée plusieurs fois dans l'Ancien Testament, Cf. Jud. I, 46; Ps. LXII, 4. C'était un désert d'après la signification orientale de ce mot, c'est-à-dire, « terræ tractus nec oppidis, nec vicis, nec incolis adeo celebris et frequens, sed pascuis abundans », Rosenmüller, Schol. in h. l., et non pas, comme on est porté à le croire en Occident, une contrée complètement aride et désolée, un petit

2. Et dicens : *Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum cœlorum.*

*Marc. 1, 4; Luc. 3, 3.*

2. Et disant : Faites pénitence, car le royaume de Dieu approche.

Sahara. Les déserts de Thécua, d'Engaddi, de Ziph et de Maon, souvent mentionnés dans l'Écriture, lui servaient de prolongements au N. O., au S. E. et au S. : sa pointe septentrionale venait aboutir aux environs de Jéricho, à quelque distance de l'endroit où le Jourdain se jette dans la mer Morte, et c'est là précisément que le Précurseur prêchait et baptisait au début de son ministère. Cependant il ne s'y fixa pas d'une manière définitive; il parcourait tour à tour les rives orientale et occidentale du fleuve, ainsi que nous l'apprendra la suite de sa vie.

2. — *Pœnitentiam agite*, μετανοεῖτε; c'est le cri שׁוּבוּ, « convertimini », que les Prophètes avaient fait si souvent retentir : ce sera également le cri de Jésus, Cf. iv, 17, le cri de tous les messagers envoyés par Dieu aux hommes pour les sauver : μετανοεῖν exprime très-énergiquement la nature de la vraie pénitence. Ce mot suppose une transformation complète du sens moral, toute une révolution opérée dans l'âme, et par suite dans les voies extérieures des pénitents; mais l'essentiel se passe au fond du cœur. Voir Trench, Synon. of the N. Test. § LXIX. Le Talmud assure en termes exprès que cette pénitence est nécessaire pour avoir part au royaume et au salut messianiques : « Si Israelita pœnitentiam agunt, tunc per Goëlem (h. e. Messiam) liberantur », Sanh. f. 97, 2. Elle était d'autant plus nécessaire que, d'une part, le Messie venait précisément sur la terre pour effacer le péché, Cf. Matth. 1, 21, ce qui ne saurait avoir lieu sans un repentir sincère, et que, d'autre part, les Juifs étaient alors très-corrompus. L'historien Josèphe, leur concitoyen, témoigne dans les termes suivants l'indignation que lui inspiraient leurs vices honteux : « Quidam arbitror si Romani sceleratis istis exitium inferre cessassent, futurum fuisset ut urbs aut terræ hiatu absorberetur, aut eluvione deleteretur, aut soli Sodomitici fulmina experiretur, multo enim magis impiam progeniem edidit quam erant qui et hæc perpessi sunt », de Bell. Jud. xv, 43. — *Appropinquavit enim.* Nous allons entendre le motif pour lequel S. Jean-Baptiste exhorte à la pénitence d'une manière si pressante : Le royaume des cieux est proche ! « Appropinquavit » au prétérit; par conséquent « prope jam est, adest ». — Mais que faut-il entendre par le *regnum cœlorum* qui nous apparaît ici pour la première fois ? Distinguons le nom et l'idée. 1<sup>o</sup> Parmi les écrivains du Nouveau Testament, S. Mat-

thieu emploie seul cette locution qu'il répète environ trente fois et qui désigne, selon la lettre, un royaume venu du ciel, établi par le ciel, tendant au ciel. Cependant les autres évangélistes et S. Paul parlent fréquemment aussi d'un royaume semblable et en des termes à peu près identiques : « Regnum cœleste, regnum Dei, regnum Christi, regnum filii Dei, regnum filii hominum », ou simplement « regnum ». Toutes ces expressions sont évidemment synonymes; elles ne diffèrent guère que par le sujet auquel elles attribuent le royaume en question : c'est tantôt le Père, tantôt le Fils, selon le point de vue auquel on se place. Il ne faudrait pas croire qu'elles fussent alors complètement nouvelles et qu'on ne les rencontre que dans les pages du Nouveau Testament. Les Rabbin les emploient très-souvent; le livre de la Sagesse, x, 10, connaît de même la βασιλεία τοῦ Θεοῦ. En remontant plus haut jusqu'à Daniel, jusqu'à David, nous trouvons ce royaume annoncé déjà d'une manière générale; Cf. Dan. vii, 13, 14, 27, etc.; Ps. ii, cix. Le « regnum cœlorum » est donc une de ces notions qui, visibles à l'état de germe dans les livres protocanoniques de l'Ancienne Alliance, se développent en passant par les écrits deutérocanoniques et sous la plume des vieux Rabbin, pour se montrer en parfaite maturité et en pleine lumière dans le Nouveau Testament. 2<sup>o</sup> L'idée représentée par ce nom était très-claire pour les Juifs contemporains de Notre-Seigneur Jésus-Christ: tout le monde savait fort bien qu'il désignait le royaume messianique, ce royaume éminemment céleste dans son origine, dans ses moyens, dans sa fin, dans son auguste Souverain. Mais la connaissance exacte de Dieu et de ses relations avec le monde nous fournit là-dessus des lumières plus complètes encore, capables d'éclaircir maint passage dogmatique des Saints Évangiles. Dès que le Seigneur sortit de lui-même comme Créateur, qu'il eût formé des êtres libres, il exista un royaume dont il devint l'unique Maître. Ce « regnum Dei » demeura pur et parfait tant que le péché ne se fut pas introduit sur la terre; car, jusqu'à cette heure funeste, la plus étroite union ne cessa d'exister entre le gouvernant et les gouvernés. Mais, après la désobéissance d'Adam, le mal pénétra dans le royaume de Dieu, qui se serait immédiatement transformé en un royaume de Satan, si le Créateur n'eût agi dès lors pour nous sauver. À ce moment, du vivant même de

3. Car c'est lui qui a été prédit par le prophète Isaïe disant : Voix de celui qui crie dans le désert,

3. Hic est enim, qui dictus est per Isaiam prophetam dicentem : Vox clamantis in deserto : Parate

notre premier père, commence le royaume du Messie. A la place du « regnum Dei simpliciter » s'ouvre donc le « regnum Filii Dei » qui eut trois phases distinctes dans le cours des temps. 1. Il fut d'abord tout intérieur, existant dans l'âme des justes, des enfants de Dieu, comme les appelle la Bible. 2. Plus tard, il se manifesta au dehors, quand Jéhova fit une alliance spéciale avec Israël, et qu'il le choisit pour son peuple de prédilection. 3. Mais la théocratie juive n'était qu'une figure, qu'une préparation à la forme parfaite du royaume messianique. C'est l'Eglise chrétienne qui est aujourd'hui, qui sera jusqu'à la fin du monde le véritable royaume du Messie. Cependant, durant ces trois périodes, le royaume du mal, ἡ βασιλεία τῆς ἁμαρτίας ou bien τοῦ πονηροῦ, subsiste à côté de celui du Christ auquel il fait une guerre acharnée, et cette lutte durera jusqu'au jugement final. Mais alors, quand le règne de Satan aura été anéanti avec la mort et le péché, quand notre corps, ainsi que notre âme, aura participé à la Rédemption, quand toute la nature aura été régénérée, le Messie victorieux remettra son autorité entre les mains de son Père, et l'antique βασιλεία τοῦ Θεοῦ reparaitra, comme aux premiers jours du monde. En réunissant ces différentes notions, on peut avoir une idée suffisamment exacte du « regnum celorum » tel qu'il est dépeint dans les écrits du Nouveau Testament, et l'on comprend pourquoi il ne nous y est pas toujours présenté sous le même aspect, mais tantôt comme présent, tantôt comme futur, tantôt comme intérieur, tantôt comme extérieur. Voir Olshausen et Bisping in h. J. — Le royaume des cieux ou du Messie était alors impatientement attendu par les Juifs ; aussi furent-ils vivement émus quand le Précurseur leur en annonça l'établissement prochain, et qu'il leur dit de s'y préparer par une conversion sincère, s'ils voulaient avoir part à ses suites heureuses. Mais quelle idée grossière et charnelle ils s'en faisaient ! Vraiment, ce n'était plus un royaume céleste, tant ils l'avaient défiguré en rattachant au trône messianique des espérances étranges, nées de l'orgueil, de l'égoïsme et des autres passions humaines ! Le Messie-Roi devait d'abord faire son apparition au milieu de prodiges signalés : son premier acte serait de ressusciter tous les descendants d'Abraham, le second de marcher avec eux contre les païens qu'il soumettrait par la force des armes à la domination israélite. Alors commencerait un règne de mille ans, règne de

prospérité, de gloire et de plaisirs. Voilà ce qu'enseignaient ouvertement les Rabbins, ce que les Apôtres croyaient comme les autres, ainsi que nous le verrons par plusieurs passages des Evangiles. Jésus lutta constamment, ouvertement, contre ces idées fausses de ses contemporains ; mais il réussira bien rarement à les convaincre, et tout le secret de son insuccès auprès de la plupart des Juifs consiste précisément dans son refus perpétuel de se prêter au rôle tout humain qu'ils attribuaient au Messie.

3. — *Hic est enim.* « Causa cur Joannes ita exoriri tum debuerit, uti v. 4, 2, describitur, quia sic prædictum erat », Bengel. Ces mots équivalent donc à la formule « ut adimpleretur », ou « tunc adimpletum est ». Evidemment, c'est une réflexion personnelle de l'Evangéliste que nous entendons dans ce verset. — *Per Isaiam prophetam.* Cf. Is. XL, 3-5. Le rapport de cette prophétie avec le ministère de S. Jean-Baptiste était tellement manifeste que les quatre Evangélistes l'ont expressément signalé. Les synoptiques appliquent eux-mêmes au Précurseur les paroles d'Isaïe ; d'après S. Jean, I, 23, le Baptiste s'en fit une application directe, lorsqu'il répondit à la délégation du Sanhédrin venue tout exprès de Jérusalem pour lui demander qui il était. La citation est faite suivant les Septante. Le prophète, divinement éclairé, contemple en esprit et décrit sous une forme dramatique le futur retour des Juifs en Palestine, après la captivité de Babylone. Jéhova, leur roi, marche à leur tête à travers le désert pour les reconduire sûrement dans leur patrie ; un héraut le précède, selon l'usage de l'Orient, pour annoncer son prochain passage et faire remettre en bon état les routes auxquelles, aujourd'hui comme dans ces temps reculés, aucune main ne touche si ce n'est dans des circonstances analogues. Tel est le sens primitif et direct de l'oracle. D'après le sens typique, que les Rabbins admettaient déjà en faveur du Messie, Jéhova figure ici le Christ ; les Israélites revenant de la Chaldée représentent les enfants de Dieu délivrés de la captivité du péché par la Rédemption ; le héraut n'est autre que Jean-Baptiste. — *Vox*, la voix du héraut, c'est-à-dire du Précurseur. — *In deserto* ; d'après le parallélisme et la ponctuation actuelle du texte hébreu, ces deux mots dépendent de « parate » et non de « clamantis » : Voix d'un homme qui crie, Préparez dans le désert la route de Jéhova ; rectifiez dans les lieux inhabités les chemins

viam Domini : rectas facite semitas ejus.

Is., 40, 3; Marc. 1, 3; Luc., 3, 4.

4. Ipse autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos : esca autem ejus erat locustæ, et mel sylvestre.

préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers.

4. Or Jean avait un vêtement de poils de chameau et une ceinture de cuir autour de ses reins, et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage.

de notre Dieu. Mais comme Jean-Baptiste prêchait dans le désert, Cf. v. 1, cette variante est pleine de naturel et d'intérêt. — *Parate viam... rectas facite semitas*. Euthymius fait justement observer que les voies et les sentiers de Jésus-Christ sont les âmes de ceux qu'il vient sauver, et que ces routes spirituelles par lesquelles il veut passer doivent être aplanies, redressées, dégagées de tout obstacle moral, sans quoi il s'arrêterait aussitôt et prendrait une autre direction. Les Juifs étaient alors orgueilleux, infatués d'eux-mêmes et remplis d'hypocrisie : Jean-Baptiste avait pour mission d'abaisser ces montagnes, de rendre droits ces chemins tortueux. Il fut loin de réussir complètement dans ce ministère difficile.

4. — Le v. 4 décrit en peu de mots la vie mortifiée du Précurseur. Quelle harmonie parfaite nous trouvons, d'après ce tableau, entre la prédication et les mœurs de Jean-Baptiste ! Il n'est pas de ceux qui placent sur les épaules d'autrui de lourds fardeaux qu'ils se gardent bien de toucher eux-mêmes du bout du doigt : il est au contraire le premier à pratiquer la pénitence qu'il prêche aux autres. Les détails qui suivent concernent son habillement et sa nourriture. — *a. Vestimentum...* Son habillement se composait de deux pièces aussi rudes que communes : la première était une tunique de pilis camelorum. De tout temps, dans plusieurs contrées de l'Orient, on a fabriqué avec les poils du chameau un drap épais et grossier, qui sert de vêtement aux pauvres et de toile pour les tentes. Tandis qu'un Tibère et qu'un Hérode étaient revêtus de la pourpre, tandis qu'Anne et Caïphe brillaient sous les ornements sacerdotaux, le Précurseur « erat vestitus pilis cameli », Marc. 1, 6. Divers auteurs ont pensé que la tunique de Jean-Baptiste était faite d'une peau de chameau, et qu'elle ressemblait aux pardessus en peau de chèvre qu'on porte fréquemment de nos jours : le texte évangélique s'oppose formellement à cette interprétation, car il parle de poils et non d'une peau. — *Et zonam pelliceam*. C'est la seconde pièce du costume. Pour relever la lourde robe que nous venons de décrire, le Baptiste avait une ceinture du

même genre. Les riches et les élégants affectaient de porter des ceintures précieuses, couvertes de broderies : la sienne était simplement une lanière de cuir. Il est intéressant de noter la ressemblance non-seulement d'âme et d'esprit, mais encore de formes extérieures, qui existait entre S. Jean-Baptiste et Elie, son modèle. Le premier Elie était, lui aussi, quant à l'habillement, « vir pilosus et zona pellicea accinctus renibus », IV Reg. 1, 2-8. — *b. Esca autem ejus*. Deux mets principaux la composaient, les sauterelles et le miel sauvage. — *Locustæ*. « Apud Orientales et Lybiæ populos... locustis vesci moris est », S. Jérôme, adv. Jovin. II, 6 ; cet usage est plus que jamais en vigueur, surtout dans les classes pauvres. Moïse, Levit. XI, 22, indique quatre familles de sauterelles qui étaient pures suivant la Loi, et qui pouvaient servir d'aliment aux Hébreux. Pline l'Ancien nous fournit de très-curieux renseignements sur ce comestible dans son Histoire Naturelle, VI, 35 ; XI, 32, 35 ; de même la plupart des voyageurs modernes qui ont visité l'Orient. On enlève habituellement les pattes et les ailes de l'insecte, et on le prépare ensuite de mille manières. Tantôt il est frit au beurre ou cuit à l'étuvée, tantôt on se contente de le faire bouillir, tantôt on le rôtit, tantôt on le fume, ou bien on le fait sécher au four et on le pile pour faire des gâteaux avec cette singulière farine. Les sauterelles de l'Orient sont en général plus grosses que les nôtres dont elles diffèrent d'ailleurs notablement. Bien loin d'exciter la moindre répugnance, elles sont pour la plupart des Orientaux un mets très-agréable. D'anciens interprètes, ignorant cette coutume, et trouvant les sauterelles indignes du Précurseur, ont proposé plusieurs leçons singulières pour remplacer *ἐχρῖδες* qu'ils voulaient à toute force éliminer du texte ; par exemple *ἐχρῖδες*, gâteaux à l'huile ou au miel, *καρίδες*, sorte d'écrevisses, *ἀκρόδρυα*, fruits à noyau. Ces conjectures sont sans valeur. — *Mel sylvestre*. Il y a deux manières d'expliquer cette expression. D'après l'opinion la plus commune et la plus naturelle, elle désigne, selon les paroles d'Euthymius, τὸ ἐν ταῖς τῶν πετρῶν σχημαῖς ὑπὸ τῶν μελισσῶν γεωργούμενον, un miel composé par

5. Alors allait vers lui Jérusalem et toute la Judée et toute la région voisine du Jourdain.

6. Et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain en confessant leurs péchés.

7. Or voyant beaucoup de Phari-

5. Tunc exibat ad eum Jerosolyma, et omnis Judæa, et omnis regio circa Jordanem :

*Marc., 1, 5.*

6. Et baptizabantur ab eo in Jordane, confitentes peccata sua.

7. Videns autem multos Pharisæo-

les abeilles sauvages dans les vieux troncs d'arbres et dans les fissures des rochers. Ce miel se rencontre abondamment dans le désert de Judée où il coule parfois le long des arbres, selon la description de Virgile. Il est un peu amer, mais très-aromatique et très-délicat. Suivant plusieurs écrivains modernes, ce « mel silvestre » ne serait pas un miel proprement dit, mais une sorte de gomme sucrée que distillent, en Orient et spécialement au Sud de la Palestine, certains arbres tels que le figuier, le palmier, etc. Suidas et Diodore de Sicile donnent à ce produit le nom de μέλι άγριον. On mentionne aussi un suc du même genre fourni par une espèce particulière de sapins aux environs de Vienne en Autriche ; les paysans le recueillent et l'étendent sur leur pain en guise de beurre. Malgré ces raisons nous persistons à trouver le premier sentiment beaucoup plus naturel. Quoi qu'il en soit, du reste, rien n'était plus simple et plus vulgaire que la nourriture de Jean-Baptiste.

5. — *Tunc exibat.* La nouveauté, l'extraordinaire, la sainteté attirent promptement la multitude ; on veut voir cet homme austère et mystérieux, on veut entendre de sa propre bouche la grande nouvelle qu'il proclame. — *Jerosolyma* ; les habitants de la capitale quittent eux-mêmes leurs occupations et leurs plaisirs pour accourir auprès de Jean-Baptiste. — *Omnis Judæa* ; c'était la province dans laquelle se tenait alors le Précurseur. — *Omnis regio circa Jordanem* : la région appelée autrefois כנרת הירדן « le cercle du Jourdain », aujourd'hui « le Ghôr » ; vallée profonde située entre le lac de Tibériade et la mer Morte. Cette expression désigne toutes les parties riveraines du Jourdain, de quelque province qu'elles ressortissent : on venait non seulement de la Judée, mais encore de la Pérée, de la Gaulanite, de la Galilée et de la Samarie. A coup sûr il y avait dans cette foule un très-grand nombre de curieux ; mais le Précurseur savait distinguer ces auditeurs mal disposés ou mal préparés et il s'efforçait de toucher leurs cœurs en leur inspirant une frayeur salutaire ; Cf. v. 7 et ss.

6. — *Et baptizabantur.* A sa prédication, S. Jean avait joint un rite extérieur qui lui avait

été sans doute directement inspiré de Dieu, et qui consistait dans une immersion complète dans les eaux du Jourdain, selon l'étymologie du mot « baptiser ». On a parfois affirmé, mais sans preuves suffisantes, qu'au moment où le baptisé descendait dans le fleuve, le Baptiste prononçait les paroles suivantes qui servaient de forme : βαπτίζω σε εις τον ερχομενον ; Olshausen, etc. — Ce rite était un symbole très-intelligible, qui figurait la purification de l'âme nécessaire pour participer au royaume du Christ : c'était donc le corollaire ou plutôt l'explication pratique de la grave parole « Pœnitentiam agite... » ; c'était en même temps un acte d'initiation au règne messianique. Rien ne prouve que ce baptême fût obligatoire ; cependant toutes les âmes pieuses et croyantes s'efforçaient de le recevoir. Le livre des Actes, xix, 3, nous apprend qu'il survécut pendant longtemps au Précurseur. Quoique nouveau sous le rapport du but spécial qu'il indiquait, il était déjà très-ancien et très-universel au point de vue extérieur, c'est-à-dire dans la matière et dans le mode d'administration qui lui servaient de bases : les ablutions de divers genre prescrites par la Loi mosaïque à ceux qui avaient contracté des souillures légales, en dehors du judaïsme les « lustrations » nombreuses qui avaient lieu chez les peuples païens, n'étaient-elles pas en vérité des cérémonies analogues à celle de Jean-Baptiste ? — *Confitentes peccata sua.* L'immersion dans le Jourdain était accompagnée non d'holocaustes matériels comme la plupart des purifications légales, mais de l'élément le plus spirituel du sacrifice, la confession des péchés. En quoi consistait cette confession ? Jusqu'à quel point était-elle laissée à la liberté de chaque pénitent ? Il est assez difficile de le déterminer. L'expression εξομολογουμενοι du texte grec semble supposer un aveu public qui entraînait sans doute dans quelques détails, mais dont l'étendue variait selon le degré de ferveur et d'humilité des baptisés.

7. — *Multos Pharisæorum et Sadducæorum.* L'évangéliste nous a fait connaître plus haut, v. 2, le ton général de la prédication de S. Jean-Baptiste ; il donne maintenant un échantillon de sa prédication particulière.

rum et Sadducæorum, venientes ad baptismum suum, dixit eis : Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere a ventura ira?

Luc., 3, 7.

siens et de Sadducéens qui venaient à son baptême, il leur dit : Race de vipères, qui vous a montré à fuir la colère qui va venir?

Le Précurseur savait admirablement adapter ses paroles aux différents genres d'auditoires qui affluaient autour de lui ; il excellait surtout dans les applications pratiques, sans lesquelles il n'y a point de véritable enseignement religieux ; les vv. 7-42 vont nous le faire apprécier sous ce rapport. — Les Pharisiens et les Sadducéens, qu'on retrouvera plus tard presque à chaque page de l'Evangile, formaient deux sectes ou partis, célèbres dans l'histoire des derniers temps de la théocratie juive. Leur origine, qu'on n'a pas encore réussi à dégager complètement des obscurités qui l'environnent, semble remonter jusqu'au milieu du second siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque des Macchabées. Cependant, grâce aux noms qu'ils adoptèrent ou qui leur furent imposés par le peuple, on parvient à se faire une idée assez précise de leur naissance et de leurs premiers développements. Il faut se souvenir que, sous la domination des princes Asmonéens, l'Hellénisme envahit peu à peu l'antique religion de Moïse, par suite des relations forcées que les Juifs eurent alors avec les nations étrangères. Dès l'apparition de cet élément corrupteur, il se forma au sein de la nation, ou du moins dans les classes supérieures, deux tendances à peine perceptibles d'abord, l'une pour repousser, l'autre pour admettre les idées et les coutumes grecques. La première fut appelée *ἀσκητία*, Cf. II Macch. xiv, 38, « continentia » dans la Vulgate, en hébreu פרישות, *perischout*, et ses adeptes « les séparés », פרושין ou פרשים, *perouschin* ou *perouschim*, « Pharisei » : c'étaient les Puritains du Judaïsme. La seconde reçut au contraire le nom de *ἐμπροτία*, II Macch. xiv, 3, « commistio » dans la Vulgate, c'est-à-dire mélange, que ses partisans traduisirent en hébreu par צדקה, *tsedaka*, la justice, montrant ainsi qu'ils désiraient s'en tenir à la vertu légale et modérée : de là leur propre dénomination de צדיקים, *tsedonkim*, les justes. Mais peu à peu ces tendances, suivant leur cours naturel, furent érigées en vrais systèmes qui allèrent s'écartant de plus en plus l'un de l'autre, poussés qu'ils étaient jusqu'à leurs conséquences les plus rigoureuses : finalement, ce furent deux partis extrêmes, toujours en guerre et se servant de la religion comme de la politique pour se renverser mutuellement. Il ne nous appartient pas de tracer l'histoire de leurs luttes ; on en trouvera les détails,

parfois sanglants, dans les écrits de l'historien Josèphe et dans le Talmud. Qu'il suffise de dire ici que cette guerre intestine, et aussi les principes pernicieux des deux sectes, portèrent un coup mortel à la théocratie, de telle sorte qu'elle n'était plus qu'une ombre d'elle-même au temps où nous sommes arrivés. Les Evangiles nous fourniront les renseignements les plus intéressants sur leurs mœurs et sur leur attitude à l'égard de Jésus. Pour éviter des redites inutiles, nous renvoyons aux divers passages où il sera question de ces puissants partis, l'examen des doctrines qu'ils professaient et de la conduite qu'ils tenaient au dehors. Aux notes qui précèdent, nous ajouterons seulement quelques traits qu'il importe de connaître dès à présent. Les Sadducéens étaient pour la plupart des prêtres ou des nobles ; les Pharisiens se recrutaient surtout parmi les lettrés et les scribes. Les premiers avaient en mains la puissance civile et politique ; les seconds jouissaient d'une immense autorité morale, grâce à l'appui du peuple qui, ébloui par leur sainteté apparente, avait conçu pour eux les sentiments de la plus vive estime. A l'époque de Jésus, les Sadducéens étaient arrivés au bas de la pente fatale sur laquelle ils s'étaient imprudemment lancés : beaucoup d'entre eux avaient perdu la foi. D'un autre côté, la piété pharisaïque, dirigée dès le début vers l'extérieur, était devenue un pur formalisme, une affaire de parade et souvent d'hypocrisie, comme Jésus saura bien le dire. Voilà ce qu'étaient alors les chefs du Judaïsme, ses membres les plus influents. Quel besoin par conséquent de pénitence et de rédemption ! — A côté des Pharisiens et des Sadducéens, florissait une troisième secte également célèbre, quoique elle ne soit pas mentionnée dans le Nouveau Testament ; nous voulons parler des Esséniens, ces moines de la religion mosaïque, si on peut les nommer ainsi, qui menaient une vie vraiment édifiante. Malheureusement, ils avaient pour mobile un mysticisme exagéré qui gâta sous plus d'un rapport leurs bonnes intentions. Il a été de mode, pendant quelque temps, de prétendre que Jean-Baptiste et Jésus lui-même appartenaient à l'Essénisme, et que le dogme chrétien n'est pas autre chose que la doctrine essénienne perfectionnée : mais c'était là une assertion si manifestement ridicule, si dépourvue de tout fondement, qu'on a fini par y renoncer d'une manière à

8. Faites donc de dignes fruits de pénitence.

9. Et veuillez ne pas dire en vous-mêmes : Nous avons pour père Abraham, car je vous dis que Dieu peut

8. Facite ergo fructum dignum pœnitentiæ.

9. Et ne velitis dicere intra vos : Patrem habemus Abraham; dico enim vobis, quoniam potens est

peu près générale. On peut consulter, relativement aux sectes juives, les articles Phariséens, Sadducéens, Esséniens dans les dictionnaires de Bergier et de Wetzer et Welte, les dissertations de D. Calmet, l'ouvrage allemand de M. Langen intitulé : Le Judaïsme en Palestine au temps du Christ, Fribourg, 1866. — *Venientes ad baptismum* ; ils venaient soit pour faire comme tout le monde, soit parce qu'ils prenaient Jean-Baptiste pour le Messie; Cf. Joan. 1, 49-24. Il est probable que la sévère réprimande du Précurseur les arrêta, car S. Luc déclare formellement que les Phariséens en général ne reçurent pas son baptême; Cf. Luc VII, 30. Notons en passant l'opinion singulière d'Oléarius qui donne à la préposition ἐν le sens de « contra »; d'après cet auteur les Phariséens et les Sadducéens viennent donc auprès de Jean « ut baptismo se opponant ». — *Progenies viperarum*. A deux reprises, Matth. XII, 34; XXIII, 33, Jésus-Christ lui-même infligera aux Phariséens en particulier ce titre infamant que les écrivains de l'Ancienne Alliance, Is. XIV, 29; LIX, 5; Ps. LVII, 5, et les auteurs classiques (δαίνης, ἐχθρὴς θράμματα, Sophocle) emploient aussi, dans des circonstances analogues, pour désigner des hommes pleins de venin et d'astuce. Les deux sectes, par leur doctrine et leurs exemples, n'empoisonnaient-elles pas lentement les esprits? C'est là sans doute un langage dur et sévère, mais il est inspiré par le zèle et par la charité; il faut parfois frapper de grands coups sur les pécheurs endurcis et superbes, afin de les faire sortir de leur torpeur. — *Quis demonstravit vobis*. « Verba sunt admirantis, et simul suspicionem malam indicantis », Van Steenkiste. — *A ventura ira*. Quelle est cette colère future dont S. Jean menace les orgueilleux sectaires, et que S. Paul mentionne également dans sa première épître aux Thessaloniciens, I, 40? C'est la sainte fureur de Dieu à l'égard des pécheurs impénitents; non qu'elle soit complètement « à venir », car elle se manifeste habituellement dès ce monde; mais ses effets ne seront irrévocables et complets qu'après le jugement dernier et la sentence finale. Les Phariséens et les Sadducéens n'avaient nullement pensé à fuir la divine colère et ses suites en venant auprès du Jourdain; le Précurseur leur suggère cet excellent motif, afin de faire sur eux une plus vive impression. Ne dirait-on pas qu'il prophétise les malheurs

épouvantables qui tomberont bientôt sur les Juifs!

8. — *Facite ergo fructum...* Le « textus receptus » grec a καρπὸς ἀξίος au pluriel, mais il vaut mieux lire καρπὸν ἀξίον avec plusieurs Pères et la plupart des manuscrits. Après la parole de réveil que nous venons d'entendre, en voici une d'exhortation et de direction. Cet « ergo » est très-énergique. Il suppose une déduction tirée de la pensée qui précède : Si vous voulez échapper aux terribles vengeances du ciel, faites donc... etc... καρπὸν πονηρὸν est un hébraïsme, עשירות פרי, pour καρπὸν φερεῖν. Il y a là une belle métaphore : le repentir ressemble à une plante dont la racine est au fond de notre cœur, et qui projette au dehors des branches chargées de fruits. La vraie pénitence se manifeste nécessairement par des œuvres; Cf. Act. XXVI, 20. Nous trouverons dans S. Luc, III, 44, l'énumération de plusieurs « fruits de pénitence » adaptés aux différentes classes d'auditeurs qui entouraient S. Jean-Baptiste.

9. — Parole de grave avertissement : Ne vous fiez point à vos privilèges extérieurs. — *Ne velitis*; en grec μὴ δοῦντε, ne vous imaginez pas que vous puissiez dire, etc. — *Dicere intra vos*, locution hébraïque, אמר בלבב, pour signifier « réfléchir », la réflexion étant comme un langage intérieur qu'on se parle à soi-même au fond de son cœur. — Ces cœurs charnels se disaient intérieurement bien des choses étranges; le Précurseur signale ici la plus grossière de leurs imaginations : *Patrem habemus Abraham*. Abraham est notre père; nous ne sommes donc pas une race de pécheurs comme les Gentils; nous sommes essentiellement une nation sainte, qui n'a pas besoin de pénitence et à laquelle le royaume du ciel s'ouvrira de lui-même. Nous savons, par divers passages du Nouveau Testament et des livres rabbiniques, que les Juifs, les Phariséens surtout, déduisaient de leur titre d'Abrahamides des conséquences aussi vaines qu'exhorbitantes. Être fils d'Abraham, c'était être certainement et en quelque sorte nécessairement sauvé, les mérites de l'aïeul suffisant, croyait-on, pour toute sa postérité, et devant être appliqués à tous les Israélites sans exception. « Tout Israël aura part au siècle futur (c'est-à-dire au bonheur éternel) », Sanh. xc, 4. « Tempore futuro, Abraham sedet juxta portas Gehennæ, et non permittit ullum circumcisum Israelitam descendere eo »,

Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ.

Joann., 8, 39.

10. Jam enim securis ad radicem arborum posita est. Omnis ergo arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur.

11. Ego quidem baptizo vos in

de ces pierres susciter des enfants à Abraham.

10. Déjà la cognée a été mise à la racine des arbres. Tout arbre donc qui ne fait pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

11. Je vous baptise en effet dans

Bereschit R. XVIII, 7. Ainsi donc, cette noblesse, car c'en était une véritable, au lieu d'obliger à une vie plus parfaite, dispensait au contraire de toute vertu personnelle, puisqu'elle assurait le salut quand même. Les Rabbins allaient jusqu'à diviser l'humanité en deux classes composées l'une des enfants de la promesse ou des Juifs, l'autre des enfants de la menace ou des Gentils. Le Précurseur attaque de front ce préjugé immoral des sectaires qui l'entourent en ce moment, et, à la place du particularisme révoltant qu'ils enseignent, il établit, comme le fera plus tard Jésus-Christ, l'universalité, la catholicité du « royaume des cieux ». — *Potens est Deus*. Le pouvoir et la liberté de Dieu ne sont nullement restreints par le droit héréditaire des Juifs; il peut rejeter, condamner ces faux enfants d'Abraham et extraire des matériaux les plus durs, les plus vils, les moins capables de formation, une nouvelle race de vrais Abrahamides. « Ne putetis, si vos pereatis, patriarcham sine filiis fore. Non ita, non ita utique res se habet. Deus enim potest ex lapidibus filios ipsi dare, et ad ejus genus cognationemque illos deducere », S. Jean Chrys. in h. l. — *De lapidibus istis*. En prononçant ces mots, le Précurseur montrait du doigt les pierres qui abondent en ce lieu du désert et qui figuraient parfaitement les païens endurcis dans leurs péchés, mais destinés quand même à devenir les fils spirituels du Père des croyants. Abraham lui-même, suivant l'expression magnifique d'Isaïe, n'était-il pas un rocher dans lequel ses descendants selon la chair, ces Juifs orgueilleux, avaient été taillés? « Attendite ad petram unde excisi estis, et ad cavernam laci de qua præcisi estis; attendite ad Abraham patrem vestrum », Is. LI, 4 et 2. S. Paul développera plus tard avec toute sa vigueur dogmatique cette légitime conclusion du Précurseur; Cf. Rom. IV; IX; Gal. IV.

10. — Parole de terreur salutaire. *Jam enim, ἤδη δὲ νῦν*, « ut nos ad rem præsentem revocet », Klotz. « Jam imminens est divina vindicta, ... res non patitur moram », Van Steenkiste. D'après le verset précédent, les Gentils pourront devenir fils d'Abraham; d'après celui-ci, les Juifs peuvent être exclus

du royaume messianique. Il y a gradation dans l'idée. Ce sont deux illusions que le Baptiste renverse tour à tour. — *Securis ad radicem...* Belle et vivante image! Un arbre au pied duquel est placée la cognée du bûcheron n'a pas pour longtemps à rester debout; or, les Pharisiens et les Sadducéens sont cet arbre. Ils sont marqués, eux aussi, pour la ruine, dans le cas où ils refuseraient de s'améliorer. — *Omnis ergo arbor*. Métaphore très-fréquente dans les saints Livres, qui représentent à chaque instant les hommes sous la figure d'arbres bons ou mauvais, fertiles ou stériles; Cf. Ps. I; Is. VI, 43; Matth. VII, 47-20; Rom. XI, 47, etc. — *Excidetur...* *mittetur*; en grec ces verbes sont au présent κόπτεται, βάλλεται et indiquent ainsi avec plus de force la proximité des vengeances divines. — *In ignem*. Les Juifs croyaient qu'à la venue du Messie les païens, après d'horribles châtiments, seraient finalement précipités dans un lac de feu; et voici qu'on les menace eux-mêmes des flammes dévorantes!

11. — Parole d'instruction, relative à Jésus-Christ qui était le centre de la prédication de Jean-Baptiste. La liaison de ce verset avec le 40<sup>e</sup> a été diversement indiquée. Elle consiste, d'après l'opinion la plus probable, dans la pensée suivante: Ce n'est pas moi qui exécuterai le redoutable jugement dont je viens de vous parler, le Messie lui-même sera votre juge. On sait que le Précurseur rendit témoignage à Notre-Seigneur Jésus-Christ devant trois sortes d'auditoires: l'ensemble du peuple, la délégation du Sanhédrin, ses propres disciples; nous trouvons ici un exemple de la manière dont il proclamait la haute dignité et le rôle supérieur du Christ, en présence de la foule mélangée qui accourait de tous côtés pour l'entendre. — *Ego quidem... ipse autem*. Le témoignage a lieu sous la forme d'un double rapprochement, rapprochement entre les baptêmes, rapprochement entre les personnes. — *a*. Les baptêmes. *Baptizo vos...* Ces paroles du Précurseur achèvent de nous donner une juste idée de son baptême, dont elles précisent nettement la nature, le but et l'infériorité par rapport à celui qu'instituera le Christ. — *In aqua*: je n'administre que le symbole extérieur, c'est



l'eau pour la pénitence, mais celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi et je ne suis pas digne de porter ses chaussures; lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu.

12. Il a son van à la main et il

aqua in poenitentiam : qui autem post me venturus est, fortior me est, cujus non sum dignus calceamenta portare : ipse vos baptizabit in Spiritu sancto, et igni.

Marc. 1, 8; Luc., 3, 16; Joan. 1, 26; Act., 1, 5.

12. Cujus ventilabrum in manu

un autre qui donnera la réalité. — *In poenitentiam*, ou mieux d'après le grec, « ad (ad) poenitentiam ». S. Marc, I, 4, appelle de même le baptême de S. Jean un « baptismus poenitentiae in remissionem peccatorum ». Ces mots indiquent la fin, la tendance des immersions prescrites par le Précurseur : elles sont destinées simplement à exciter le repentir dans les consciences; elles ne sont pas assez puissantes pour agir « ex opere operato », pour effacer véritablement les taches de l'âme, car elles ne lavent qu'au dehors. — Au contraire, *ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto et igni*. « In Spiritu Sancto »; c'est donc l'Esprit de Dieu qui est le principe de la purification et de la profonde régénération intérieure produites par le baptême du Christ. Quelques anciens manuscrits ont supprimé les mots « et igni » que les copistes croyaient peut-être inutiles; mais ils ont une très-grande importance dans ce passage, et d'ailleurs leur authenticité est parfaitement démontrée. Les exégètes sont pourtant loin d'être d'accord relativement à leur vraie signification. Suivant Origène, S. Basile le Grand et un assez grand nombre d'auteurs contemporains, « igni » désignerait ici les flammes de l'enfer comme au v. 12, de telle sorte qu'il s'agirait d'un troisième baptême, le baptême des pécheurs impénitents dans le feu éternel. Mais il est manifeste que cette interprétation ne repose sur aucun fondement sérieux. 1<sup>o</sup> Elle introduit une regrettable confusion d'idées dans ce verset. 2<sup>o</sup> Elle a contre elle les expressions mêmes employées par S. Jean. Pourquoi dit-il « in Spiritu S. et igni », et non pas « et in igni », s'il veut parler de deux baptêmes distincts ou plutôt opposés? L'union intime qu'il établit entre les substantifs suppose l'unité du fait représenté par eux. De même, comment peut-il vouer les mêmes personnes, « vos », à l'Esprit Saint et au feu de l'enfer? Ne pouvait-il pas au moins mettre la particule « vel » à la place de « et »? 3<sup>o</sup> Nulle part, dans l'Écriture, les peines de l'enfer ne sont comparées à un baptême de feu. Pour tous ces motifs réunis, l'antiquité a vu le plus souvent dans l'expression « et igni » une apposition à « Spiritu Sancto », destinée à relever la force du baptême chrétien et sa supériorité sur celui du Précurseur. « Addit et igni ut melius

significet antithesim cum aqua; hæc lavat in superficie, non ad interiora penetrat; ignis autem res intime pervadit et purificat », Van Sierkiste. Cette prophétie de Jean-Baptiste s'accomplit à la lettre au jour de la Pentecôte, quand l'Esprit Saint descendit sur les Apôtres sous la forme de langues de feu : du reste, il y a longtemps que ce double effet de la venue du Messie avait été annoncé; Cf. Joel, II, 28; Mal. III, 2, 3. Ainsi donc le baptême de S. Jean est à celui de Jésus-Christ ce que l'eau est par rapport au feu, lorsqu'il s'agit de purifier : on voit par là toute son infériorité. S. Thomas, Summ. Theol. p. 3, q. 38, ad. 4, le range simplement parmi les sacramentaux. « Baptisma Joannis Judaico longe sublimius erat, nostro autem humilior, veluti pons quidam utrorumque horum baptismatum, ab illo ad hoc per se manu duccens », dit S. Jean Chrysost. Hom. III de bapt. Christi. — b. Les personnes. *Qui autem post me...*, en grec εἰς ἐρχόμενος, « qui venit »; le présent exprime de nouveau la proximité. Cette périphrase désigne évidemment le Messie, d'après le contexte. Le Précurseur se compare ici au Christ relativement au rôle, au pouvoir personnel, et, comme résultat de sa comparaison, il trouve et avoue franchement que le Christ est plus puissant que lui, *fortior me est*; bien plus, il va même jusqu'à ajouter ces humbles paroles : *cujus non sum dignus...* etc. Chez les Juifs, les Grecs et les Romains, c'étaient les derniers esclaves qui apportaient et remportaient les chaussures de leurs maîtres, qui en liaient et en déliaient les courroies : de là les noms de « puelli sandaligeruli », de « puella sandaligerula » qu'on rencontre dans les classiques. S. Jean-Baptiste admet, par ce langage figuré, qu'il n'est que le dernier des valets du Messie. « Dixit R. Josua filius Levi : Omnia opera quæ servus præstat hero, etiam discipulus præstat præceptor, præter solutionem calcei sui », dit le Talmud, cité par Wetstein, Hor. hebr. in h. l. Le Précurseur assure qu'il ne reculerait pas devant cet acte d'humilité.

12. — Ce verset décrit l'autorité judiciaire du Christ. — *Cujus ventilabrum...*; image dramatique, que les coutumes agricoles de l'Orient rendent facile à saisir. « Dans la Palestine, on avait des aires à la campagne, battues, durcies, aplanies et préparées exprès

sua, et permundabit aream suam, et congregabit triticum suum in horreum, paleas autem comburet igni inextinguibili.

13. Tunc venit Jesus a Galilæa in

nettoiera son aire et il amassera son froment dans le grenier; mais il brûlera la paille dans le feu inextinguible.

13. Alors Jésus vint de la Galilée

pour y battre le grain. On y amassait les gerbes et on les y battait sous les pieds des chevaux ou des bœufs, ou avec de grosses planches armées de fer ou de pierres que l'on traînait par dessus... Quand le grain est battu, on enlève la grosse paille et on la met dans des sacs pour la nourriture des animaux; mais la paille qui est réduite en poussière (« paleas » de notre verset) on la jette au vent avec des pelles et le bon grain retombe dans l'aire. Quand l'aire et le bon grain sont nettoyés, on met le feu à cette menue paille ou aux balayures et on les laisse brûler jusqu'à ce qu'elles soient entièrement consumées ». D. Calmet, in h. l. Nous avons vu nous-même pratiquer aux environs de Roanne ce mode expéditif de vanner le blé.

— *Permundabit*, διακαθαρισει, verbes composés qui expriment très-bien la perfection avec laquelle aura lieu l'opération. — *Inextinguibili*. Ce mot franchit les limites de la comparaison, mais il est parfaitement dans l'idée : « a figura ad rem figuratam transit », Van Steenkiste. Voir cette idée dans Isaïe, LXVI, 24. L'application des expressions figurées « triticum, paleas, horreum, aream, igni inextinguibili » est aisée. L'aire du Messie, c'est la terre; le froment représente les hommes qui croient en lui; la paille, les incrédules et les pécheurs; le grenier figure l'Eglise et le ciel, tandis que le feu qui ne s'éteint jamais n'est autre que celui de l'enfer. — Telle était la prédication de Jean-Baptiste; les détails contenus dans S. Luc nous permettront de l'apprécier d'une façon plus complète. Le crayon de Rembrandt, le pinceau de Léonard de Vinci, de Maratti, d'Albano (musée de Lyon), etc., en ont traduit habilement les principales pensées.

## 2. — La consécration messianique de Jésus.

III, 13-14, 11.

Quoique préparé à ses fonctions publiques par la longue retraite de Nazareth, Jésus n'en commencera néanmoins l'exercice qu'après avoir reçu une consécration solennelle. Sa consécration sera double : il y aura l'inauguration du baptême et l'inauguration de la tentation. La première lui confèrera en quelque sorte ses titres officiels, la seconde le fera passer par le creuset de l'épreuve : elles attesteront l'une et l'autre qu'il est vraiment le Messie selon le cœur de Dieu.

1° Le baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ. III, 13-17. Parall. Marc. I, 9-11; Luc. III, 21-22.

Cette mystérieuse cérémonie, dont nous essaierons plus bas d'indiquer les motifs, ouvre la vie messianique de Jésus. Homme privé avant de l'avoir subie, il agit ouvertement comme Messie après son baptême. Car, selon la belle parole de S. Justin, « bien que le Christ soit né et qu'il habite en quelque endroit, il est inconnu et il ne possède aucun pouvoir jusqu'à ce qu'Elie l'ait consacré par l'onction et l'ait ainsi manifesté à tous », Dial. c. Tryph. C'est donc à une seconde Epiphanie que nous allons assister, ainsi que l'Eglise nous le montre en honorant au même jour le mystère de la Visite des Mages et le mystère du baptême de Notre-Seigneur.

13. — *Tunc*, c'est-à-dire au temps où Jean-Baptiste prêchait et baptisait. Mot solennel, qui annonce un grave changement dans l'histoire évangélique et dans l'existence du Sauveur. Deux notes chronologiques qui nous seront fournies l'une par S. Luc, III, 23, l'autre par S. Jean, II, 43 et ss., nous aideront plus tard à fixer d'une manière au moins approximative la date de cet événement. Jésus étant né l'an de Rome 749, et ayant environ trente ans (« quasi annorum triginta », S. Luc, I, c.) au moment de son baptême, sa vie publique dûit commencer en 780, quelques mois après celle du Précurseur. — *Venit Jesus*. Ce voyage du divin Rédempteur fut assurément, à cause de ses conséquences pour le salut du monde, la démarche la plus importante qu'il eût faite, depuis celle qui l'avait conduit du ciel dans le sein virginal de Marie. — *A Galilæa*. S. Marc est plus précis : « a Nazareth Galilææ », I, 9. — *In Jordanem*. Le quatrième évangéliste nous aurait conservé, d'après quelques interprètes, le nom du lieu qui servit de théâtre au baptême du Sauveur : « Hæc in Bethania facta sunt trans Jordanem, ubi erat Joannes baptizans », Joan. I, 28. Mais ce n'est là qu'une conjecture incertaine. Le village de Béthanie, appelé aussi Béthabara, était situé au S. de la Pérée, à peu près en face de Jéricho. — *Ut baptizaretur ab eo*. Nous avons dans ces mots le motif du voyage entrepris alors par Jésus; mais quel pouvait bien être celui de l'acte même auquel il se soumit en arrivant auprès du Précurseur? Il n'avait pas besoin de pénitence; pourquoi donc en

au Jourdain vers Jean, pour être baptisé par lui.

Jordanem ad Joannem, ut baptizaretur ab eo.

Marc., 1, 9.

14. Et Jean l'écartait en disant :

14. Joannes autem prohibebat

accepter le symbole ? S. Jean-Baptiste a résolu en partie la question par cette parole significative : « Ut manifestetur in Israël, propterea veni ego in aqua baptizans » ; Joan. 1, 34. Ainsi, le baptême du Christ était destiné à le manifester solennellement au monde. Mais ce rite avait encore d'autres raisons d'être. Le Verbe divin s'était incarné pour expier les péchés du monde, et, bien que son œuvre de rédemption ait commencé dès le premier instant de son Incarnation, on peut dire néanmoins qu'elle eut un caractère tout particulier, plus complet, à partir de sa vie publique. Or, d'après la théologie, « l'expiation des péchés embrasse deux éléments, la pénitence et le châtement ; le premier consiste dans les sentiments du cœur, le second dans la satisfaction proprement dite. L'expiation comprend donc, en définitive, les sentiments et les actes, la disposition et l'exécution. Ici, au baptême, le Christ nous apparaît comme pénitent ; sur la croix, nous le verrons satisfaire pour la dette de l'humanité dont il a daigné se charger. Le baptême et la mort sont donc le commencement et la fin de son œuvre de réconciliation. En recevant l'eau du baptême, il manifestait la disposition où il était de porter et d'expier le fardeau du genre humain ; par le baptême de sang, sur la croix, sa disposition s'est transformée en acte. L'acceptation du baptême était par conséquent une acceptation formelle du rôle messianique » ; Kurtz, Lehrbuch der h. Gesch., § 430. « Decebat ut vel in primo actu vitæ suæ publicæ se sisteret tanquam peccatorem et sensa pœnitentiæ indueret, quemadmodum in fine vitæ pœnam peccati sustinuit in cruce », Van Steenkiste. Ainsi le baptême n'est pas seulement, de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ, un pur accommodement à un usage qui existait alors ; il a pour lui un but réel, une signification profonde ; c'est en quelque sorte le vœu de sa future immolation. — S. Ambroise et après lui S. Thomas attribuent encore un motif secondaire au baptême du Sauveur : « Baptizatus est Dominus non mundari volens, sed mundare aquas, ut ablutæ per carnem Christi, qui peccatum non cognovit, baptismatis vim haberent, et ut sanctificatas aquas relinqueret postmodum baptizandis », S. Thom. Summ. Theol. p. 3., quæst. 39, art. 4.

14. — Après ces détails préliminaires, nous arrivons au récit des circonstances qui accompagnèrent le baptême de Jésus. Elles

consistent : 1° en un dialogue remarquable qui eut lieu entre le Baptiste et le Baptisé, vv. 14 et 15 ; 2° en plusieurs manifestations extraordinaires qui suivirent immédiatement la cérémonie, vv. 16 et 17. — 1° Le dialogue ne nous a été conservé que par le premier évangéliste ; il se compose d'une objection faite au Christ par le Précurseur, v. 14, et de la réponse de Jésus, v. 15. Les deux Testaments figurés par nos saints personnages semblent y changer de rôle ; ici, en effet, Jean représente la liberté de la Nouvelle Alliance, Jésus la sévérité de l'Ancienne. — *Joannes autem prohibebat eum*. Il l'empêchait, διεκώλυεν, du geste, de la voix, du regard. Cette expression suppose des efforts sérieux, extérieurs, pour dissuader Jésus. Jean-Baptiste ne fait des difficultés, relativement à son baptême, qu'à deux sortes de personnes, aux sectaires juifs et au Sauveur ; à celui-ci parce qu'il est au-dessus de ce rite qui est indigne de lui, à ceux-là parce qu'ils ne sont pas dignes de recevoir le signe de la purification. — *Ego debeo*, mieux, « opus habeo », χρεῖαν ἔχω : « Si alter nostrum omnino baptizandus sit, ego potius abs te, ut dignissimo, baptismum petere debui », Grotius. — *Et tu venis ad me*. Jean et Jésus se tiennent en face l'un de l'autre comme autrefois leurs mères, Cf. Luc., 1, 40 et suiv., et le langage du premier rappelle vivement celui d'Elisabeth. « Et unde hoc mihi, disait-elle à Marie, ut veniat mater Domini mei ad me ? » Le Précurseur comprend qu'il y a une sorte d'inconvenance pour lui à baptiser Celui dont il ne mérite pas même de porter les chaussures. Ne serait-ce point sortir de son rôle ? En effet, « quod minus est a meliori benedicitur », Hebr. vii, 7. La pureté éminente de Jésus et le baptême « in pœnitentiam » lui semblent être deux choses contradictoires : Vous êtes saint, vous ne pouvez pas être baptisé, surtout par moi qui suis un pécheur. L'objection de S. Jean est donc aussi simple que légitime ; elle a pourtant occasionné une difficulté assez grave qui aurait même, d'après les critiques rationalistes, le caractère d'une véritable contradiction. La narration de S. Matthieu suppose manifestement que le Précurseur connaissait Notre-Seigneur avant de le baptiser ; or, ce même Précurseur dit en propres termes d'après le quatrième Evangile, 1, 34 et suiv. : « Et ego nesciebam eum... » Comment expliquer ce oui et ce non ? Sans entrer dans le détail des solutions plus ou moins heureuses

eum, dicens : Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me?

15. Respondens autem Jesus, dixit ei : Sine modo : sic enim decet nos implere omnem justitiam. Tunc dimisit eum.

16. Baptizatus autem Jesus, confestim ascendit de aqua ; et ecce aperti sunt ei cœli ; et vidit Spiritum Dei descendentem sicut columbam, et venientem super se.

Luc., 3, 22.

qui ont été proposées de divers côtés, nous nous bornerons à la réponse suivante. Il est très-probable que Jean-Baptiste, à cette époque, connaissait déjà personnellement son cousin, et même qu'il l'avait vu à différentes reprises. De plus, il avait certainement appris de son père et de sa mère les prodiges qui avaient accompagné sa propre naissance et celle de Jésus, comme aussi le rôle que Dieu leur avait dès lors assigné à l'un et à l'autre. Voilà pourquoi, au moment où Jésus s'approche de lui pour être baptisé, il s'écrie dans le sentiment de son indignité : « Ego a te debeo », etc. Toutefois, il ne le connaissait pas encore d'une manière officielle, si l'on peut s'exprimer ainsi. En tant que Précurseur, Jean-Baptiste a reçu de Dieu la promesse d'un signe qui lui manifesterait le Messie, Cf. Joan., 1, 33 ; avant d'avoir vu ce signe, il pourra bien connaître le Messie pour son propre compte, mais il ne le connaîtra pas comme Précurseur, de façon à pouvoir déclarer ouvertement à la foule qu'il est le Christ promis. Telle est l'opinion commune des interprètes. D'autres supposent, mais avec moins d'autorité, qu'au moment de baptiser Jésus, S. Jean ne le connaissait réellement pas, mais qu'il fut alors saisi d'un pressentiment prophétique qui lui dicta les humbles paroles contenues dans le v. 44.

15. — *Respondens autem Jesus*. Dans cette réponse, nous avons la seconde parole évangélique de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la première, que celle-ci rappelle par sa profondeur, avait été prononcée par le Sauveur encore enfant, lorsque Marie et Joseph le retrouvèrent dans le temple, au milieu des Docteurs ; Cf. Luc 11, 49. — *Sine modo*, non pas « noli nunc quærere uter major minorve sit » (Wahl), ce qui donnerait une grande fadeur à la pensée, mais : Souffrez-le pour un moment. « Non enim perpetuo ita erit, inquit ; sed in eo statu me videbis quod desideras ; at nunc sustine », S. Jean Chrysostôme, Hom. in Matth. h. 1. Jésus reconnaît au fond la valeur de l'objection du Précurseur : celui-ci a raison

Je dois être baptisé par vous et vous venez à moi.

15. Mais Jésus lui répondit : Laissez maintenant, car c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice. Alors il le laissa.

16. Or Jésus étant baptisé sortit aussitôt de l'eau, et voilà que les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui :

à son point de vue, mais qu'il se tranquillise ; leurs relations actuelles ne sont que transitoires, car le Messie prendra bientôt la place qui lui convient. — Puis, Jésus ajoute, indiquant le motif qui les porte à changer de rôle pour cette fois : *Sic enim*, etc. Ne convient-il pas que nous accomplissions l'un et l'autre toute justice ? *Decet* ; Jésus ne dit pas δέτ, ni χρεῖται ἔγω, comme tout à l'heure Jean-Baptiste, v. 14, mais simplement πρέπον ἐστίν. Le baptême n'est point pour lui d'une absolue nécessité ; ce n'est qu'une simple convenance, quoique une convenance du plus haut degré. — *Nos*. Cette convenance atteignait les deux interlocuteurs, « me suscipiendo, te dando baptismum », Maldonat. Et pourquoi les atteignait-elle si rigoureusement ? Parce qu'elle faisait partie de la « justice », et qu'ils devaient l'un et l'autre ne rien négliger sous ce rapport. — *Omnem justitiam*. Mais quelle est cette justice qui nous est représentée comme distincte du devoir proprement dit, et dont la non-exécution serait pourtant fâcheuse ? Il ne faut pas la confondre, comme il est souvent arrivé, avec les prescriptions légales et divines, τὰ νομικόν, כּוּשָׁר ; dans ce cas, Jésus aurait dit « oportet » et non « decet ». Elle est plutôt synonyme de Perfection, « quidquid ulla æqui atque honesti habet rationem », Erasme ; et l'on comprend alors que Jésus tienne tant à y satisfaire, bien qu'il n'y ait pas pour lui une stricte obligation. — *Tunc dimisit eum* ; en grec ἀπέστειλεν : la vraie traduction serait donc « sinit illum », ou « admittit eum ». Jean-Baptiste a saisi la force de la raison qui vient de lui être présentée avec un mélange si parfait de grâce et de majesté : ses scrupules sont réduits au silence ; du moins il fait violence à son impression personnelle pour céder à l'autorité de son Maître, et il procède à la cérémonie du baptême. Mais quel sublime conflit d'humilité entre le Fils de Dieu et le plus grand des enfants des hommes ! Et c'est un motif de plus grande perfection qui y met un terme !

46 et 47. — 2<sup>o</sup> Les manifestations extraor-

17. Et en même temps une voix du ciel dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu.

17. Et ecce vox de coelis, dicens : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui.

*Luc., 3, 35 ; II Petr., 1, 17.*

dinaires qui suivirent le baptême de Jésus furent au nombre de trois : le ciel s'ouvre, l'Esprit-Saint en descend sous la forme d'une colombe, une voix divine se fait entendre.

— *Baptizatus autem* : Jésus fut baptisé selon le rite accoutumé, c'est-à-dire par immersion. Les peintres et les sculpteurs font donc un contre-sens historique lorsqu'ils supposent, dans leurs représentations, que le baptême fut administré au Sauveur par effusion. Signalons en passant, puisque nous avons nommé les peintres, les tableaux d'Annibal Carrache, de Louis Carrache, de Nicolas Poussin, d'Albano, de Raphaël et les fresques de Pérugin et de Flandrin. — *Confestim*. Les autres baptisés restaient quelque temps dans le fleuve pour faire la confession de leurs péchés ; Jésus, qui n'avait pas de fautes personnelles à accuser, sort immédiatement du Jourdain, et vient, d'après une note importante de S. Luc. XIII, 21, prier sur le rivage. — C'est alors qu'ont lieu les trois phénomènes que nous avons indiqués. — *a*. Les cieux ouverts, *et ecce aperti sunt ei celi*. S. Marc' emploie une expression qui est encore plus pittoresque : *ἡ δὲ οὐρανὸς ὁρμήσθη* : Mais qu'est-ce à dire, les cieux ouverts ou déchirés ? Cela signifie, d'après Paulus, que le ciel, nuageux auparavant, se serait subitement éclairci ; d'après Kuinzel, qu'un orage aurait éclaté tout à coup ! Voilà bien de ces tours de force réalistes auxquels le rationalisme moderne ne nous a que trop accoutumés ; on en trouva la refutation dans l'excellent ouvrage de M. Dehaut, l'Évangile expliqué, défendu, médité, t. I, p. 464, 5<sup>e</sup> édit. Il est pourtant assez difficile de se faire une idée exacte de cette ouverture des cieux. Plusieurs exégètes, au sentiment desquels nous nous rallions volontiers, croient qu'elle eut lieu sous la forme « d'une lumière subite qui parut sortir du fond du ciel ou d'une nuée, comme quand on voit les éclairs ou la foudre fendre l'air et se faire jour à travers la nue ». D. Calmet. Ainsi pensait déjà S. Justin : *πῶς ἀνθρώπῳ ἐν τῷ Ἰορδάνῳ*, Dial. c. Tryph. L'Évangile des Ebionites parla dans le même sens : *καὶ εὐθὺς περιέλαμψεν τὸν τόπον φῶς μέγα* ; ap. Epiph. Hær. 30. « Ei », c'est-à-dire à Jésus ; ce « datus commodi », comme l'appellent les grammairiens, équivalant à « eo spectante ». Le but de cette première apparition était de montrer que la colombe et la voix venaient véritablement du ciel. — *b*. Descente de l'Esprit-Saint. *Et vidit Spiritum Dei...* Le sujet du verbe est Jésus et non S. Jean-Baptiste ; Cf. S. Marc., 1. 10 :

« Et statim ascendens de aqua vidit... » Mais le Précurseur fut aussi témoin de ce miracle, ainsi qu'il l'atteste lui-même dans le quatrième Évangile : « Et testimonium perhibuit Joannes, dicens : Quia vidi Spiritum descendentem quasi columbam de caelo et mansit super eum » ; Joan., 1, 32. Il faut prendre ces mots « vidit, vidi » dans leur acception ordinaire, de manière à leur faire désigner un phénomène extérieur et réel, et non pas seulement, comme le voulait Origène, une vision purement spirituelle et interne. — *Descendentem sicut columbam*. La particule *ὡς* a occasionné un grand nombre de fausses interprétations, de nos jours surtout. On a fréquemment conclu de sa présence dans les quatre Évangiles que les écrivains sacrés voulaient simplement établir une comparaison entre la descente du Saint-Esprit rendu visible et le mouvement d'une colombe à travers les airs, par exemple « il vint rapide comme une colombe », Fritzsche ; « visus est fulgor non subito sed paulatim, ut columbæ solent, descendens », dit aussi Rosenmüller. Toutefois le « tertium comparationis » est la forme sous laquelle apparut l'Esprit-Saint, et nullement le mode de son apparition ; il descendit comme une colombe, c'est-à-dire sous la forme d'une colombe. Le texte très-explicite de S. Luc, « descendit Spiritus Sanctus corporali specie sicut columba in ipsum », III, 22, renverse ces opinions plus ou moins rationalistes, dont le but manifeste est de supprimer le miracle ou d'en diminuer l'étendue. La tradition écrite et monumentale est de même tout-à-fait formelle sur ce point. Si l'on demande maintenant pourquoi le Saint-Esprit s'est manifesté de préférence sous la forme d'une colombe, nous répondrons que, dans le langage symbolique des divines Écritures, cet oiseau nous est toujours présenté comme le type de la pureté, de la sainteté, de la douceur, par conséquent, comme le type des qualités qui conviennent si éminemment à l'Esprit de Jésus. « Nec incongrue ad indicandum Agnum Dei venit columba, quia nihil melius agno convenit quam columba. Quod agnus in animalibus, hoc columba in avibus est. Summa utriusque innocentia, summa mansuetudo, summa simplicitas », S. Bern., Serm. 1, de Epiph. S. Jean Chrysostôme, Hom. in h. l. nous ouvre une autre perspective : « In diluvio apparuit hoc animal ramum ferens olive et communem orbis terrarum tranquillitatem annuntians ; et nunc etiam columba apparet in baptismo, liberatorem nobis demonstrans ».